

tement ce qu'il voit peut créer une pression formidable des masses sur le parti socialiste et une pression non moins efficace des ouvriers socialistes sur leur appareil.

Celui-ci n'est pas homogène; il craquera inévitablement sous la pression croissante. Il faut coûte que coûte accélérer ce processus pour ne pas laisser au fascisme la possibilité de devancer le prolétariat. La seule politique qui force les socialistes à prendre parti les uns en marchant en avant, les autres en se démasquant, c'est celle du front unique.

Ils crient : « Les Soviets partout », ces pauvres bureaucrates sans connaissances théoriques et sans intuition révolutionnaire; et en même temps ils rejettent comme « contre-révolutionnaire » le mot d'ordre de « l'alliance ouvrière » qui est le premier pas effectif vers les soviets. Ainsi les stalinistes français mènent mot par mot et pas à pas la politique funeste des stalinistes allemands.

La politique de pression sur les socialistes n'est pas la nôtre, s'écrie Thorez; nous faisons une politique « indépendante », et pas à la remorque des socialistes!

Cette formule met d'un seul coup à néant toute l'expérience de la classe ouvrière mondiale. La pression sur l'Etat, sur les autres classes et les autres partis, c'est le contenu essentiel de la politique prolétarienne avant la révolution et la conquête du pouvoir. Opposer la « pression » à la « politique indépendante » signifie ne rien comprendre au marxisme. Ce sont les réformistes qui veulent exercer une pression en renonçant à l'indépendance révolutionnaire du prolétariat : c'est pourquoi leur pression est si peu efficace. Ce sont les anarchistes qui ne veulent pas de la politique de pression, qui s'effectue au Parlement, dans les municipalités, etc... en lui opposant leur indépendance... purement imaginaire. C'est le marxisme et le bolchevisme qui ont su coordonner « l'indépendance » avec la pression. Cela veut

dire la préparation infatigable de la révolution, avec la lutte pour les réformes, pour les revendications partielles ou contre les réformes à rebours de la réaction.

N'en déplaise à l'inimitable Thorez : le parti prolétarien ne peut effectuer une pression sur d'autres groupements importants que s'il mène une politique vraiment indépendante de classe. Et ce n'est pas du tout le cas du P.C.F. qui mène la politique *dépendante* d'une coterie bureaucratique nationale et conservatrice.

L'appareil socialiste, avons-nous dit, doit craquer sous la pression des événements : ce n'est pas seulement un pronostic; c'est déjà dans une large mesure une constatation. Mais il en est de même pour l'appareil staliniste : *la scission inachevée avec St-Denis en est une preuve éclatante*. Quand la politique de pression n'est pas dialectiquement liée à la politique révolutionnaire, les forces centrifuges déchirent le parti en groupant les éléments de l'opportunisme d'un côté, et ceux de l'intransigeance stérile de l'autre. Doriot lui-même n'évitera la voie de l'opportunisme qu'en s'élevant à cette conception marxiste que nous défendons. En tous cas, la première victime de la politique de Thorez sera son propre parti.

Le regroupement radical de l'avant-garde prolétarienne sur la base du *réalisme révolutionnaire*, c'est-à-dire du marxisme, du bolchevisme, du léninisme, est inévitable et nécessaire. C'est la seule voie du salut pour le prolétariat français comme pour celui de l'Europe et du monde entier. Nous voulons accélérer ce regroupement, de toutes nos forces, et nous appelons à la même tâche tous les éléments progressifs et résolus de la classe ouvrière.

Ce sera le nouveau parti qui sera appelé à jouer le rôle d'accoucheur des Soviets en France et à guider le prolétariat français vers la victoire sous le drapeau de la IV^e Internationale.

(Mai 1934).

LISEZ CHAQUE VENDREDI

LA VÉRITÉ -

8, rue Legouvé, PARIS
Prix du numéro : 0 fr. 30



Imp. du Commerce et des Postes, 12, rue Notre-Dame-de-Nazareth, Paris